



Separatum from:

---

SPECIAL ISSUE 19

*Mireille Demaules*  
*Irene Iocca*  
*Julia Rüthemann (eds.)*

## Medieval Forms of First-Person Narration: Authorship – Authorization – Authority

(Villa Vigoni Talks III)

Published December 2025.

BmE Special Issues are published online by the University of Oldenburg Press (Germany) under the Creative Commons License [CC BY-NC-ND 4.0](#).

Senior Editors: Prof. Dr. Anja Becker (Bremen) and Prof. Dr. Albrecht Hausmann (Oldenburg).

<http://www.erzaehlforschung.de> – Contact: [herausgeber@erzaehlforschung.de](mailto:herausgeber@erzaehlforschung.de)

ISSN 2568-9967

*Zitiervorschlag für diesen Beitrag:*

Trachsler, Richard: Ovide converti. L'autobiographie exemplaire du «De Vetula» dans la traduction de Jean Lefèvre, in: Mireille Demaules, Irene Iocca, Julia Rüthemann (eds.): Medieval Forms of First-Person Narration: Authorship – Authorization – Authority (Villa Vigoni Talks III – BmE Special Issue 19, online), p. 25–42.

*Richard Trachsler*

## Ovide converti. L'autobiographie exemplaire du «De Vetula» dans la traduction de Jean Lefèvre

*Abstract.* The pseudo-Ovidian «De Vetula» enjoyed lasting success throughout the medieval period, as can be seen, in particular, from the influence it exerted on the Ovidian *Accessus*, for which it provided abundant material for sketching out the biographical section. In the «De Vetula», the narrator gives a long account of his life, which helped to flesh out the allusions contained in the other authentic works: starting with an erotic disappointment, the narrator – the great *preceptor amoris* – detaches himself over time not only from love, but from all material pleasures and occupations, to turn to philosophy, to turn to God. The character of Ovid here occupies the role of the perfect convert: the unbridled libertine bears witness, in the first person, to his journey towards God. His strange autobiography does not make him a martyr of love, but almost a father of the desert. At the end of the 14th century, Jean Lefèvre translated this clerical farce into French, retaining the plot but introducing an additional level of enunciation, insofar as «I» is now also him. This study compares the autobiographical model of the Latin original with that of the French version, and notes the stability of the original model, which is left virtually unchanged by the translator.

Dans le cadre d'une réflexion sur le lien entre autorité et écriture pseudo-autobiographique au Moyen Âge, le «De Vetula», en français «La Vieille», placé sans doute abusivement sous le sceau prestigieux d'Ovide, offre un excellent terrain d'enquête.<sup>1</sup> D'abord parce que le narrateur, le protagoniste principal, est le célébrisime Ovide, donc incontestablement une *auctoritas*, ensuite parce que c'est un faux. Ce n'est pas l'Ovide empirique, poète de la Rome impériale, qui a écrit le texte. L'autobiographie n'en est donc

pas une. Le narrateur, le héros de son propre récit, est un personnage construit très vraisemblablement de toutes pièces par un écrivain inconnu qui, au Moyen Âge, s'est arrogé l'autorité d'Ovide pour mettre en scène, à la première personne du singulier, un parcours biographique très particulier pour l'immortel auteur du *carmen perpetuum*. C'est dans la construction de cette nouvelle autobiographie que réside l'intérêt du texte pour qui s'interroge sur l'autorité que confère à un texte – et à son message – une illustre signature.

Le point de départ, donc, est le «De Vetula», un poème de plus de deux mille trois cents hexamètres dactyliques répartis en trois livres, composé entre 1222 et 1266/1268. Autrefois, on l'attribuait souvent à Richard de Fournival (1201–ca. 1260), grand intellectuel, chancelier d'Amiens, médecin du roi et par ailleurs auteur prolixe, à la fois en langue latine et en ancien français.<sup>2</sup> Mais on a finalement peu d'éléments conclusifs qui plaident en faveur de cette attribution, à part le témoignage d'Arnold Gheyloven, un humaniste hollandais qui mentionne comme auteur *magister Richardus de Furnivallis*, attribution reprise ensuite par la critique du XIX<sup>e</sup> siècle et une partie du XX<sup>e</sup> (pour les différents chaînons, voir Robathan 1968, p. 3).<sup>3</sup> Plus récemment, des chercheurs ont également proposé le nom de Roger Bacon, dont l'œuvre présente des similitudes fortes avec le «De Vetula» et qui cite lui-même le texte, mais, sauf erreur, cette attribution, pour séduisante qu'elle soit, n'est qu'une suggestion aussi plausible que ne le seraient d'autres.<sup>4</sup> Dans la mesure où le texte est censé être une autobiographie d'Ovide, la question de l'attribution par les clercs médiévaux a son importance et il sera nécessaire d'y revenir encore. Le dossier des Pseudo-Ovidiana est en effet assez épais puisqu'on connaît plus de quatre cents manuscrits contenant des écrits qui lui sont attribués (pour une liste, voir Hexter 2020). Ce corpus englobe plusieurs genres, mais aucun, toujours sauf erreur, ne propose une vision chrétienne radicale comme le «De Vetula».

Le «De Vetula», en tout cas, a joui d'une circulation remarquable jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle puisqu'il est encore imprimé, en 1610, à Francfort, chez Wolfgang Richter, avec les *erotica et amatoria opuscula* d'Ovide, donc dans un volume clairement ovidien. L'édition sortie des presses à Wolfenbüttel, en 1662, regroupe par contre notre texte avec le «Speculum Stultorum», donc dans un entourage textuel qui situe l'œuvre dans une mouvance satirique.<sup>5</sup> De la période médiévale, on connaît, en comptant les témoins partiels, presque cinquante manuscrits et la popularité du texte est également attestée par les adaptations dans différentes langues vernaculaires: Bernard Metgé en a traduit l'épisode-clé – la rencontre avec la vieille – en catalan au XIV<sup>e</sup> siècle et il existe un petit extrait en occitan traduit assez certainement à partir du latin.<sup>6</sup> Mais la traduction la plus importante est celle de Jean Le Fèvre, qui, avant 1376, adapte intégralement en français le texte latin. Jean Le Fèvre n'est pas un inconnu, mais nous a laissé une œuvre assez conséquente qui contient quelques informations sur son activité littéraire que l'on peut recouper avec des données que fournissent les archives. Né avant 1326 à Ressons-sur-Matz, près de Compiègne, il occupe la fonction de Procureur au parlement de Paris. Mais il n'est mentionné que sept fois entre 1364 et 1375 dans les registres parlementaires. Il est, par contre, très actif comme traducteur et écrivain, puisqu'il réalise la version française de deux œuvres scolaires bien connues, l'«Ecloga Theoduli» et les «Disticha Catonis», et s'attaque ensuite à deux ouvrages plus particuliers, assez franchement misogynes, le «De Vetula» et les «Lamentationes Matheoluli», l'ouvrage même qui avait dépité Christine de Pizan au point de la pousser à entreprendre la composition de sa «Cité des Dames» pour s'opposer aux propos de Matthieu.<sup>7</sup> Jean a également écrit deux œuvres originales: d'une part «Le Respit de la mort», qui cite abondamment le «De Vetula» et sa traduction, et permet donc d'établir la chronologie relative des œuvres;<sup>8</sup> d'autre part, «Le Livre de Leesce», qui reprend de nombreux passages des «Lamentations de Matheolus», afin de réfuter les critiques sur les femmes qui y sont contenues.<sup>9</sup> La traduction française du «De

Vetula> s'insère donc dans une activité de translation plus ample sur laquelle il s'explique rapidement dans un avertissement antéposé à son travail, dans lequel il nomme l'œuvre qu'il traduit, sans toutefois la caractériser de façon précise. Traduire, dit en substance Jean Le Fèvre, est en soi une bonne chose car c'est ainsi que le savoir se transmet. C'est vrai, bien sûr, des Écritures saintes, mais c'est vrai aussi des auteurs païens:

Et aussi les payens ou temps passé, si comme Aristote, Platon et plusieurs autres phillosophes moult saiges, ont fait et dit en leurs livres plusieurs choses et bons enseignemens qui moult sont proufitables a sçavoir et moult delecttables a oïr quant ilz sont translatez et mis en latin. (<La Vieille>, p. 4)

De même, aux temps anciens, les païens, comme Aristote, Platon et de nombreux autres très sages philosophes, ont fait et écrit dans leurs livres beaucoup de choses et de bons enseignement qui sont très utiles à savoir et très agréables à entendre quand ils sont traduits et mis en latin. (Nous traduisons.)

C'est fort de cette vérité qu'il s'est lui-même *entremis de translater et rimer en françois cest livre du poete saige qui est intitulé <Ovide De vetula>* (<La Vieille>, p. 4, «s'est occupé à traduire en français et mettre en rimes ce livre du sage poète intitulé *Ovide La vieille*»). C'est tout. Il n'aborde pas la question de l'authenticité et n'entre pas en matière pour annoncer le contenu de l'œuvre ni son utilité. Mais le *saige poete* est sans aucun doute Ovide. Pour le lecteur non prévenu, le <De Vetula> est donc un texte ovidien.

De quoi s'agit-il donc? L'autobiographie fictive d'Ovide que propose le <De Vetula> est organisée en trois livres qui se nourrissent en partie, et c'est ce qui en constitue l'astuce principale, des œuvres authentiques du poète de Sulmone. Ce faisant il va bien au-delà de ce qui se trouve dans les *acces-sus* médiévaux, qui, à la manière des *razos* occitanes, avaient extrapolé des œuvres ovidiennes de quoi écrire des mini-biographies dans lesquelles on pouvait apprendre, par exemple, qu'Ovide était fils d'un soldat troyen, qu'il avait été marié trois fois, qu'il avait aimé Livie, la femme de l'empereur, et ainsi de suite. Le <De Vetula> propose des informations d'un tout autre type

et en nombre beaucoup plus grand. Dans les trois livres du texte médiéval, on voit Ovide au quotidien, chez lui et dehors, en train de vaquer à ses besoins et d'affronter des événements de tout type sur une durée qui s'étale sur plus de vingt ans. La trame du modèle latin sera parfaitement respectée dans la version française de Jean Le Fèvre, mais le traducteur en abolit la répartition en livres, créant de la sorte une *narratio continua*.

Dans le premier livre de la version latine, on voit donc le poète vivre sa vie, faite de plaisirs et de loisirs, à la fois sensuels et intellectuels. Il déambule dans ses appartements, fait sa toilette, pense, souvent, à l'amour. De temps à autre, il se retire dans sa chambre pour contempler le paysage et méditer. Il aime la musique, la promenade et pratique, pour se distraire, la chasse et la pêche. Le passage de la distraction à la pensée philosophique est amené par le jeu d'échecs, qu'affectionne particulièrement le poète. À chaque pièce il associe une planète et décrit les caractéristiques à la fois de la pièce et de la planète. Le premier livre s'achève sur les regrets du poète qui, pensant aux jeux, en particulier aux jeux d'argent, ne peut s'empêcher de constater une certaine dégradation des valeurs et se livre à une *laudatio temporis acti*, regrettant le temps passé quand on étudiait par amour du savoir et non par l'appât du gain: *multi nec scire student sed habere* (<Vetula>, v. 810: «beaucoup s'efforcent non pas d'étudier, mais de posséder». Nous traduisons. Id. citations suivantes). Le premier livre, très clairement, sert à camper le cadre et à présenter le personnage principal: c'est ce qu'on appellerait au théâtre la scène d'exposition.

C'est le deuxième livre qui met en branle l'action. Malgré tous ses loisirs, Ovide n'arrive pas à oublier sa bien-aimée et enchaîne sur les eunuques, qui, privés du plaisir amoureux, s'en trouvent en réalité dans une position enviable, constat surprenant de la part d'Ovide, *magister amoris* qui ne jurait que par l'amour, surtout physique. Le narrateur livre donc le récit de l'événement qui a déterminé ce changement radical, introduit par une mention à part: *Venerit unde michi subito mutatio tanta, / discite vos, quos*

*ferre jugum fastidit amoris!* (‹Vetula›, II, 200–01: «D’où me vint brusquement un changement aussi grand / je vais vous l’apprendre, vous qui êtes incommodés par le port du joug d’Amour».)

Il aime, nous apprend-il, une jeune fille, exceptionnellement belle, vierge et inaccessible, car gardée par ses parents. L’expert en amour fit alors appel à une vieille entremetteuse qui, moyennant quelques cadeaux, et après un temps d’attente insupportablement long, lui promet un rendez-vous nocturne. Toute la journée, Ovide s’y prépara, impatient d’enfin rencontrer sa bien-aimée. Après avoir surmonté de nombreux obstacles, il pénétra, dans l’obscurité totale, dans la chambre de la fille où l’attendait au lit non le corps frais et jeune de sa bien-aimée, mais celui, hideux et usé, de la vieille entremetteuse éponyme. Peu de temps après il apprend que sa bien-aimée a été donnée en mariage à un homme qui l’a emmenée loin de Rome. C’est le moment crucial de l’histoire, celui qui donne à l’œuvre son titre, l’épisode qu’a choisi de traduire en catalan Bernart Metgé et qui se retrouve aussi dans la traduction occitane. Mais ce n’est que la première moitié de l’explication du changement dans l’existence d’Ovide: vingt ans ont passé, sa bien-aimée, désormais veuve et mère de famille, revient à Rome. C’est l’occasion d’enfin réaliser la nuit d’amour tant attendue. Elle le rejoint et ils passent la nuit ensemble. Mais après la rencontre amoureuse, le poète est mélancolique: elle n’est plus la jeune fille dont il était tombé amoureux il y a vingt ans, lui-même n’est plus le jeune homme qu’il était. Au lieu de le combler et de le transporter en arrière en lui permettant de vivre la nuit promise, l’expérience le renvoie à l’évidence: on ne peut pas remonter le temps, les corps vieillissent, les choses matérielles périssent. Cette double «anecdote», qui se clôt au bout de vingt ans, est l’élément déclencheur qui a détourné Ovide de l’amour et l’a mis sur une nouvelle voie.

Le dernier livre montre le poète en proie à des doutes. Ses occupations de jeunesse ne parviennent pas à le combler et il se tourne donc résolument vers ses études pour chercher, à travers les choses créées et les corps célestes, le Créateur à qui tout remonte. Ovide évoque la matière et la lumière,

le ciel et la terre, l'homme et son âme, le système planétaire et les religions, la résurrection. Renonçant à tout comprendre, le poète se tourne vers Dieu, confiant qu'il lui enseignera la voie pour aller vers lui. Le poème s'achève sur une prière à la Vierge.

La critique moderne a surtout insisté sur l'absence d'unité de l'œuvre, qui découle de l'hétérogénéité de sa matière, qui remonte, à son tour, à l'œuvre ovidienne dans son ensemble et, naturellement, à l'usage qu'en a fait le Moyen Âge:<sup>10</sup> «[...] à la fois traité de chasse et de pêche dans le livre I, comédie élégiaque dans le livre II, épopée philosophique et théologique dans le livre III, le poème ne se réduit pas à une seule approche» (Huchet 2018, p. LV).

C'est vrai. En même temps, la trajectoire biographique est parfaitement linéaire et confère à l'ensemble une unité indéniable, remarquablement servie par l'anecdote centrale avec l'horrible entremetteuse qui impose à l'œuvre son titre: des plaisirs sensuels et des divertissements superficiels le poète païen passe à la recherche de la connaissance ultime et trouve Dieu; de l'amour charnel, il passe à l'amour divin; de sa bien-aimée, il passe à la Vierge. Voilà un cheminement limpide et efficace tenu ensemble et balisé par la présence du narrateur qui en garantit l'authenticité par sa présence, c'est-à-dire par sa parole. Plutôt que d'essayer de décomposer la figure de l'auteur selon les lignes de fracture de ses différentes œuvres, il peut sembler plus fécond d'envisager ensemble toutes les facettes du personnage. Ovide *magister amoris* y côtoie sans cesse Ovide le philosophe, l'auteur de l'«Ars amatoria» n'est jamais très loin de celui des «Métamorphoses». La leçon, si leçon il y a, et si tout n'est pas une énorme blague de quelque clerc badin, est efficace parce que c'est le plus libertin des poètes romains qui trouve le chemin de Dieu et non, par exemple, Virgile le visionnaire ou Horace le misanthrope.

L'élément déterminant dans cette biographie, celui qui désaxe et réoriente tout le système de valeurs du narrateur de manière inédite, est, on l'a dit, la nuit d'amour avortée avec sa bien-aimée et la «séance de rattrapage»



inefficace intervenue vingt ans plus tard. C'est, si l'on veut, son chemin de Damas, l'expérience qui fait de lui un homme nouveau. Comme il se doit, cette expérience doit d'abord effacer l'ancien Ovide avant de le faire renaître au dernier livre sous sa forme purifiée. L'effacement passe littéralement par l'anéantissement de la virilité jusqu'alors infaillible du maître de l'amour. Pour bien comprendre ce qui se passe cette nuit-là, on doit rembobiner le film et regarder comment il passe son temps au livre I.

Ovide s'habille, nous dit-il, avec goût et raffinement et prend soin, aussi, de son visage. Il évite le fard et le maquillage, mais le nettoie bien. C'est sa barbe qui demande le plus de soins, il l'entretient bien car, quand il est bien rasé, *de semblant plus jeune en estoie* (v. 70: «je paraissais plus juvénile»). Mais il faut conserver un peu de barbe, car elle est signe de virilité et permet d'attirer les femmes:

Du vould barbu, en verité,  
moult est plaisant l'asperité  
[...] car a la chaume du menton,  
l'espy des braies congnoist on  
pour faire plaisir a s'amie [...]  
(«La Vieille», v. 75–76 et 79–82)

L'aspérité d'un visage orné de barbe est en effet fort attirante car c'est au chaume du menton qu'on mesure l'épi des braies capable de faire plaisir à son amie. (Nous traduisons. Id. citations suivantes.)

C'est sa petite routine, l'entretien de croisière, si l'on peut dire. Mais l'après-midi, avant le rendez-vous fatidique, il passe à la vitesse supérieure et se prépare, mentalement et physiquement, tel un athlète, pour le grand événement:

**M**a barbe fis sanz ressongnier  
et mon panil raire et rongnier,  
après midi je reposay  
mes membres et si proposay  
que la nuit venant veilleroie

et sanz dormir la passeroie.  
Si mangay viande sorbile,  
qui pour la semence est habile,  
et de moust nouvel abuvray  
ma soif, dont vertu recouvray.  
Et que ne dormisse comme yvres,  
je me prins a lire mes livres.  
(«La Vieille», v. 3017–28)

J'ai fait sans hésitation raser et couper ma barbe et les poils de mes parties intimes, j'ai reposé l'après-midi mes membres et j'ai pris la résolution que je resterais réveillé la nuit et que la passerais sans dormir. J'ai mangé de la nourriture facile à digérer qui est favorable au sperme et j'ai étanché avec du moût frais ma soif, ce qui m'a encore redonné de la vigueur. Et pour ne pas m'endormir comme un ivrogne je me suis mis à lire mes livres.

Jamais amant ne fut mieux préparé pour sa nuit magique. Finalement c'est l'heure de quitter la maison. Arrivé, non sans encombre, dans la demeure de sa bien-aimée, il se déshabille dans l'obscurité et se glisse tout nu auprès du corps qu'il trouve allongé dans le lit. Il se met à faire ce à quoi il s'était préparé:

Se j'eüsse trouvé celle nuit  
notre vierge en ce lit presente,  
ainsi l'eüsse sanz attente  
assaillie par guerre tele  
que Jupiter fist a Semele [...]  
(«La Vieille», v. 3108–12)

Si j'avais cette nuit trouvé notre pucelle présente dans ce lit je l'aurais sans hésiter assaillie avec autant de force que Jupiter a prodiguée à Sémélé.

Il s'apprête à montrer à la pucelle bien-aimée sa toute-puissance comme Jupiter fit à Sémélé. Mais le dieu est en panne.

Je perdi vigour et puissance  
et des delices l'esperance,  
mon brandon fut de honte taint  
et tout le feu d'amours estaint

et ce que [t]orbillon envoie  
pour faire drecier droit au foie<sup>11</sup>  
par langour le couvint chëoir.  
Vertu ne s'i pot assëoir,  
mais fist les membres refroidir,  
et n'ont volonté de roidir.  
(«La Vieille», v. 3121–30)

J'ai perdu ma vigueur et ma puissance ainsi que le plaisir escompté, mon brandon a été couvert de honte et le feu d'amour éteint, et ce que le tourbillon envoie au foie pour déclencher une érection, la langueur le fait retomber. La vigueur ne peut s'y maintenir au contraire les membres refroidissent, plus moyen de les raidir.

Le *brandon* est éteint, le membre est froid, impossible de le faire raidir. La raison en est une expérience quasi surnaturelle, résultant du choc entre le corps de la pucelle de seize ans qu'il s'attendait à assaillir de ses ardeurs et le corps sur lequel il se retrouve, qui appartient à une vieille femme. Même lui, l'illustre auteur des «Métamorphoses», ne parvient pas à s'expliquer:

Es mutacions que j'ay dictes,  
qui sont en mon grant livre escriptes,  
n'a point mutacion pareille.  
Dont ce me vint a grant merveille  
qu'en si pou de temps devenue  
fut vielle, hideuse et chanue.  
(«La Vieille», v. 3139–44)

Dans les Métamorphoses que j'ai composées qui sont contenues dans mon grand livre on ne trouverait pas une mutation pareille. J'ai éprouvé un grand émerveillement devant le fait qu'elle soit en si peu de temps devenue vieille, hideuse et grise.

Ses «Métamorphoses» s'avèrent donc tout aussi inefficaces pour appréhender l'expérience brutale du temps qui passe que l'«Ars amatoria» a été inapte à le préserver de tomber dans le piège de la vieille. N'a-t-il pas écrit lui-même qu'il fallait se méfier des servantes?

Arrivé à ce point du récit, voyant le maître amant Ovide dépossédé de sa puissance jupitérienne, on se rappelle la description de sa vie d'antan, telle que le narrateur la présente au moment de décrire sa chambre. Rembobinons une dernière fois pour examiner la pièce: malgré la beauté des peintures sur les parois, le meuble le plus cher, le meuble le plus précieux est le lit, dans lequel ont défilé pucelles, femmes mariées et veuves. Aucune ne lui résiste, toutes succombent au tout-puissant *magister amoris*. Pour passer une nuit avec lui, il faut payer le prix. Même la pucelle la plus obstinée finit par consentir:

Mais il n'est pucelle si dure  
qui bien ne païast le treuaige  
d'illec perdre son pucelaige,  
et, supposé qu'elle fust vierge,  
soubz brandon roide comme cierge,  
y perdist de son auctorité  
la flour de sa virginité.

(«La Vieille», v. 270–76)

Mais il n'existe pas de jeune femme suffisamment résistante pour ne pas payer le tarif qui est de perdre là son pucelage, et si elle était vierge, sous le brandon raide comme un cierge, de perdre par l'autorité [du brandon] la fleur de sa virginité.

On retrouve les mêmes mots, mais le contraste avec l'horrible nuit d'amour ne pourrait pas être plus grand: Ovide est privé de son *brandon*, celui qui prélevait, *de son auctorité*, les pucelages des filles, il a perdu l'attribut de sa puissance, le bâton raide comme un cierge. L'ancien Ovide n'est plus, écrasé par l'expérience insupportable du corps de la vieille entremetteuse. Quand, vingt ans plus tard, il croit pouvoir réparer ce qui s'est passé, tout a l'air de se dérouler comme si la nouvelle nuit d'amour pouvait effacer le souvenir épouvantable de la vieille. L'amant se glisse dans la chambre, lentement et sans précipitation. Instruit par l'expérience précédente, il vérifie d'abord si c'est bien elle et se déshabille ensuite. Ce qu'il découvre le surprend, mais, cette fois, de façon positive:

Qui cuidast que tele matrosne  
de l'aage de XXXIII ans,  
qui tant avoit eü d'enfans,  
fust de son corps si pou froissie,  
tant entiere et pou debrisie?  
(«La Vieille», v. 3582–86)

Qui aurait cru qu'une femme mariée comme elle, âgée de trente-trois ans, qui a eu autant d'enfants, puisse avoir un corps si peu abîmé, être aussi bien conservée et aussi peu cassée?

La nuit se passe délicieusement bien. Ovide est comblé, en paix avec lui-même, arrivé là où il voulait arriver depuis vingt ans. Mais bientôt, sa joie se teinte de mélancolie, il retombe dans le gouffre de la conscience du temps qui passe, des corps qui se dégradent et de la mort qui approche. La rencontre a eu lieu avec vingt ans de retard. Tout est trop tard, tout est déjà fini. Ovide renonce à l'amour et se tourne vers l'étude. Bientôt, il adressera ses requêtes non plus aux pucelles, mais à la Vierge.

On voit que le récit est très bien ficelé, que la biographie ovidienne tient parfaitement ensemble une matière potentiellement centrifuge. On voit aussi tout de suite qu'il faut que ce soit Ovide. Ni Virgile, ni Aristote, ni Hippocrate, qui malgré toute leur sagesse sont eux aussi dupés par des femmes et se détournent de l'amour, n'auraient pu se retrouver dans le lit avec la vieille. Il fallait l'auteur de l'«Ars amatoria», des «Remedia amoris», etc. pour dire plausiblement l'échec de l'amour humain et amorcer efficacement le virage vers Dieu. En même temps, seul l'auteur des «Métamorphoses» était qualifié pour entamer ensuite cette quête de connaissance.<sup>12</sup> En d'autres termes, il fallait, comme on disait au Moyen Âge, Ovide le Grand, celui des «Métamorphoses» et des «Fastes», et le Mineur, celui qui parle d'amour. C'est son autorité, le témoignage de sa *vita*, délivré à la première personne du singulier, qui confère au message du «De Vetula» sa force persuasive et sa *vis comica*.

La grande question qui se pose est naturellement de savoir si les lecteurs médiévaux ont cru à cette supercherie. Ont-ils réellement accepté l'idée d'un Ovide qui, tel un martyr d'amour dépité, se détourne de tout pour embrasser Dieu? Ont-ils accepté l'idée du poète païen qui, tel *Saulus*, se transforme en *Paulus*, après avoir enfin compris ce qui lui a été révélé vingt ans plus tôt?

L'auteur de l'*accessus* qui précède parfois le <De Vetula> dans les manuscrits, affirme sans rire, dans sa présentation de l'œuvre, qu'Ovide a ici écrit un texte de philosophie morale:

Ceterum ad moralem philosophiam pertinet, cum primi libri maior pars contineat economicum modum eius vivendi, finis eiusdem et secundi initium politicum modum tangat, secundi residuum ad modum monasticum convertatur preteritum quidem, et totus liber tertius ad futurum.

(*Accessus*, <De Vetula>, cité d'après Huchet 2013, p. 59)

D'ailleurs le texte s'inscrit dans la philosophie morale, car la plus grande partie du premier livre concerne son mode de vie domestique, la fin du premier et le début du deuxième touchent au domaine politique, quant au reste du deuxième, il gravite autour de la manière de vivre monastique et le passé et tout le tiers livre se rapporte à l'avenir. (Nous traduisons.)

Et l'*accessus* qui accompagne une version particulière d'un commentaire des *Métamorphoses* intègre sans hésitation le <De Vetula> dans le canon ovidien et s'en sert pour parachever sa biographie sur laquelle, justement, les autres œuvres ne renseignent pas assez.

[51] Ultimo, com videret Ovidius se nullo modo ab exilio posse reverti, fecit librum *De vetula* intitulatom, in quo mutationem sue vite ponit, et in quo tractat de ludo scacorum, et ludit de spadonibus, et in quo pulcritudinem amice sue antique ponit, et turpitudinem vetule, que pro amica se sibi interposuit, et amorem amice sue, et ad ultimum ponit fidem suam tractans egregissime de Incarnatione Ihesu Christi et de Passione, de Resurrectione et de Assensione et de vita beate Marie Virginis et de Assumptione eius in celum. [52] Isti Creatori et Virgini similiter commendat se in fine, et rogat tam filium quam matrem, quatinus dignentur sui ipsius in fine, dum venerit ad iudicium, misereri,

quia de <mortuorum> resurrectione optime et probabiliter tractat. [53] Hunc librum fecit secum inhumari sub capite, quia in fide mortuus fuit; sed, com ossa <ab amicis> suis quererentur, ut apud Romam portarentur, inventus fuit ab eis liber iste qui intitulabatur sic: *Pelignensis Ovidii De vetula*.

(Commentaire aux «*Métamorphoses*», p. 128–29)

[51] Finalement, comme Ovide voyait qu'il ne pouvait en aucune façon revenir d'exil, il écrivit le livre intitulé *La vieille*, dans lequel il raconte le changement de sa vie, dans lequel il traite du jeu des échecs, et se moque des eunuques, dans lequel il décrit la beauté de son ancienne amie, et la laideur de la vieille, qui s'interposa entre son amie et lui, et l'amour de son amie; finalement il affirme sa foi en traitant de manière exceptionnelle de l'Incarnation et de la Passion de Jésus Christ, de sa Résurrection et de son Ascension, de la vie de la Bienheureuse Vierge Marie et de son Assomption dans le ciel. [52] À la fin il se recommande à ce Créateur et à la Vierge en même temps, et demande tant au fils qu'à la mère de le juger digne, à sa mort, de venir au Jugement, d'avoir pitié de lui, parce qu'il traite de façon honorable et louable de la Résurrection. Il fit inhumer ce livre avec lui, sous sa tête, parce qu'il mourut dans la foi, mais, lorsque ses proches vinrent chercher ses restes pour les apporter à Rome, ils trouvèrent ce livre intitulé «*La vieille*, par Ovide de Pellinée».

Il apparaît donc qu'il y a bien eu au Moyen Âge du «*De Vetula*» des lectures de type édifiant. Le fait que le livre III soit parfois copié à part accrédi terait d'ailleurs cette hypothèse si besoin était. Mais en même temps, l'attribution du texte au poète de Sulmone est loin d'avoir été universellement acceptée: Roger Bacon, par exemple, évoque le poème en le présentant comme un livre qui *ascribitur Ovidio*, «un livre qui lui est attribué», plutôt que «qui est de lui», et même si d'autres font moins dans le détail, en particulier en Angleterre, même Robert Holkot, au XIV<sup>e</sup> siècle, prend la précaution de faire suivre une citation extraite du «*De Vetula*» du commentaire: *An sit liber Ovidii, deus novit* («Si le livre est d'Ovide, Dieu le sait»)<sup>13</sup>. Comme le dit l'éditeur du poème avec toute la clarté souhaitable: «Kaum einmal wird das Gedicht von urteilsfähigen Männern benutzt, ohne daß die Autorschaft Ovids mit der gehörigen Skepsis behandelt würde» (Klopsch 1967, p. 78:

«Jamais ou presque le poème n'est utilisé par des hommes pourvus de discernement sans que la paternité d'Ovide ne soit évoquée avec le scepticisme qui s'impose», nous traduisons).

Les critiques les plus dures viennent naturellement des milieux humanistes et en particulier de Pétrarque, qui se demande comment on a pu tomber dans le panneau:

Librum, cuius nomen est <de vetula>, dant Nasoni; mirum, cui vel cur cuiquam id in mentem venerit, nisi hoc fortasse lenocinio clari nominis obscuro fama operi quaeratur et, quod vulgo fit, ut gallinis pavonum ova subiciunt.

(«*Epistolae seniles*», II, 4, cité d'après Robathan 1968, p. 2)

On attribue le livre intitulé <De vetula> à Ovide; il est étonnant comment et pourquoi cette idée a pu venir à l'esprit de quelqu'un, à moins, peut-être, qu'on n'ait cherché à attirer, pour cette œuvre obscure, de la renommée par le moyen de séduction du nom célèbre, comme il arrive fréquemment qu'on substitue des œufs de paons aux poules. (Nous traduisons.)

On peut toutefois se demander si Pétrarque n'est pas ici passé un peu à côté du problème car l'attribution à Ovide n'était sans doute pas un coup de marketing, mais tout simplement la *conditio sine qua non* pour que le texte fonctionne. Seul le personnage fictif du poète du Sulmone pouvait conférer au texte sa profondeur en cas de lecture en clé sérieuse, ou, au contraire, s'il s'agit d'une plaisanterie de clercs farceurs, le ressort du comique que contient l'impayable livre II avec la défaite du maître de l'amour face à la vieille entremetteuse.

## Notes

- 1 Il existe deux éditions modernes du texte: Pseudo-Ovidius <De vetula> par Klopsch (1967), et The Pseudo-ovidian <De vetula> par Robathan (1968). Nous utilisons ici la première, qui prend en considération toute la tradition manuscrite alors connue et comporte une introduction plus ample.



- 2 Pour une synthèse, voir Ducos/Lucken (2018) et Lucken (2024).
- 3 Notons aussi le rôle joué par le premier éditeur de la version française: «La vieille» ou les dernières amours d'Ovide, poème français du XIV<sup>e</sup> siècle traduit du latin de Richard de Fournival par Jean Lefèvre, publié pour la première fois et précédé de recherches sur l'auteur du «Vetula» par Cocheris (1861).
- 4 Voir l'introduction de la dernière édition française de «La vieille» par Jean Le Fèvre: Huchet (2018), qui revient à Richard de Fournival.
- 5 L'éditeur de l'impression de 1610 ne cachait d'ailleurs pas son mépris pour notre texte (Robathan 1968, p. 37).
- 6 Respectivement: «Com se comportà Ovidi essent enamorat» (de Riquer 1950, p. 99–114). Le petit poème occitan a été édité deux fois: Taylor (1986, p. 189–201); Bec (1984, p. 178–83).
- 7 Les éléments biographiques sont repris à l'édition Huchet (2018). Toutes les œuvres de Jean Le Fèvre n'ont pas attiré l'intérêt des critiques de manière égale: sauf erreur, le «Theodolet» n'est pas édité (pour une mise au point, voir Hasenohr 1979), et pour les «Distica Catonis», il faut encore recourir à Ulrich (1904). Pour le «Matheolus» on dispose de deux éditions: Van Hamel (1892–1905) et Pacchiarotti (2010), quelque peu décevant. Pour le «De Vetula» voir l'édition Huchet (2018).
- 8 Le «Livre de Leesce» se lit dans l'édition Van Hamel (1892–1905), le «Respit» est accessible grâce à: Jean le Fèvre: «Le Respit de la mort», éd. Hasenohr-Esnos (1969).
- 9 Il a à ce titre bénéficié de l'attention de la critique. Voir, par exemple, Blamires (1997); Blumenfeld-Kosinski (1994); Pratt (2002); Pratt (1994).
- 10 À titre d'exemple, voir l'étude bien informée et bien argumentée de Huchet (2013).
- 11 Le torbillon correspond au latin turbine, et drecier droit signifie «avoir une érection». L'éditrice comprend au foie comme un complément de moyen, voir sa note 300. Nous avons, peut-être à tort, supprimé son point-virgule placé à la fin du vers 3126.
- 12 On a peut-être tendance à sous-estimer la part philosophique que contient l'œuvre du poète de Sulmone. Sur ces aspects reste précieuse l'étude de Viarre (1966).
- 13 Les textes sont cités d'après Klopsch (1967, p. 80–83). Les pages en question contiennent aussi de nombreuses autres citations médiévales, presque toutes dubitatives, concernant la paternité d'Ovide.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Appendix Ovidiana: Latin Poems Ascribed to Ovid in the Middle Ages, éd. Ralph Hexter [et al.]: Cambridge, MA 2020 (Dumbarton Oaks Medieval Library 62).
- Bernart Metgé: Com se comportà Ovidi essent enamorat, in: Obres completes, éd. Martí de Riquer, Barcelona 1950, p. 99–114.
- «La vieille» ou les dernières amours d'Ovide, poème français du XIV<sup>e</sup> siècle traduit du latin de Richard de Fournival par Jean Lefèvre, publié pour la première fois et précédé de recherches sur l'auteur du «Vetula» par Hippolyte Cocheris, Paris 1861 (Le trésor de pièces rares ou inédites 19).
- «La vieille» par Jean Le Fèvre, publ. Marie-Madeleine Huchet, Paris 2018 (Publications de la Société des anciens textes français 112).
- Jean Le Fèvre de Resson: Der Cato Jean Lefevre's nach der Turiner Handschrift I. III. 14 zum erstenmal herausgegeben, in: Romanische Forschungen 15 (1904), p. 70–106.
- Jean Le Fèvre de Resson: Le Respit de la mort, éd. Geneviève Hasenohr-Esnos, Paris 1969 (Société des anciens textes français 143).
- Jean Le Fèvre de Resson: Les lamentations de Matheolus. Édition critique, accompagnée du texte en latin des Lamenta, d'une introduction, des variantes, de deux glossaires et d'un index des noms, par Tiziano Pacchiarotti, Alessandria 2010 (Studi e ricerca 86).
- Jean Le Fèvre de Resson: Les Lamentations de Matheolus et le Livre de leesce de Jehan Le Fèvre de Resson (poèmes français du XIV<sup>e</sup> siècle). Édition critique, accompagnée de l'original latin des Lamentations, d'après l'unique manuscrit d'Utrecht, d'une introduction et de deux glossaires, par A.-G. van Hamel, Paris 1892–1905 (Bibliothèque de l'École des hautes études 95–96).
- Pseudo-Ovidius: De vetula, éd. Paul Klopsch, Leyde/Köln 1967 (Mittellateinische Studien und Texte II).
- The Pseudo-ovidian «De vetula», éd. Dorothy M. Robathan, Amsterdam 1968.
- L'altrier cuidai aber druda (PC 461, 146): Edition and Study of a Hybrid-Language Parody Lyric by Robert Taylor, in: Keller, Hans-Erich (éd.): Studia occitanica in memoriam Paul Remy, vol. II: The Narrative Philology, Kalamazoo 1986, p. 189–201.
- Un commentaire médiéval aux Métamorphoses. Le Vaticanus Latinus 1479, Livres I à V, éd. Lisa Ciccone, trad. Marylène Possamai-Pérez, avec la collaboration de Prunelle Deleville, Paris 2020 (Textes Littéraires du Moyen Âge 56; Ovidiana textes 1).

## Sources secondaires

- Bec, Pierre: Burlesque et obscénité chez les troubadours. Pour une approche du conte-texte médiéval, Paris 1984, p. 178–83.
- Blamires, Alcuin: *The Case for Women in Medieval Culture*, Oxford 1997.
- Blumenfeld-Kosinski, Renate: Jean le Fèvre's 'Livre de Leesece': Praise or Blame of Women?, in: *Speculum* 69/3 (1994), p. 705–25.
- Ducos, Joëlle/Lucken, Christopher (éd.): *Richard de Fournival et les sciences au XIIIe siècle*, Florence 2018 (Micrologus' Library 88).
- Hasenohr, Geneviève: Tradition du texte et tradition de l'image. À propos d'un programme d'illustration du 'Theodolet', in: Cockshaw, Pierre [et al.] (éd.): *Miscellanea codicologica F. Masai dicata MCMLXIX*, Gent 1979 (Publications de Scriptorium 8), t. 2, p. 451–67.
- Huchet, Marie-Madeleine: Ovide ou l'impossible unité: le cas du 'De vetula', in: *Romania* 131 (2013), p. 57–69.
- Lucken, Christopher: *Les portes de la mémoire. Richard de Fournival, le désir de savoir et l'Arriereban d'Amours*, Genève 2024 (Publications romanes et françaises 281).
- Pratt, Karen: The Strains of Defense: The Many Voices of Jean Le Fèvre's 'Livre de Leesece', in: Fenster, Thelma S./Lees, Clare A. (éd.): *Gender in Debate from the Early Middle Ages to the Renaissance*, New York 2002, p. 113–33.
- Pratt, Karen: Analogy or Logic; Authority or Experience? Rhetorical Strategies for and Against Women, in: Maddox, Donald/Sturm-Maddox, Sara (éd.): *Literary Aspects of Courtly Culture. Selected Papers from the Seventh Triennial Congress of the International Courtly Literature Society*, University of Massachusetts, Amherst, USA, 27 July–1 August, 1992, Cambridge, MA 1994, p. 57–66.
- Viarre, Simone: *La Survie d'Ovide dans la littérature scientifique des XIIe et XIIIe siècles*, Poitiers 1966 (Publications du CESC IV).

## Adresse de l'auteur:

Prof. Dr. Richard Trachsler  
Université de Zurich  
Romanisches Seminar  
Zürichbergstrasse 8 CH-8032 Zurich, Suisse  
E-Mail: [richard.trachsler@uzh.ch](mailto:richard.trachsler@uzh.ch)